L'histoire de Sri Lanka vue par les associations nationalistes tamoules en France

Gaëlle Dequirez

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/678>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.678

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2011

Pagination : 72-81

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Gaëlle Dequirez, « L'histoire de Sri Lanka vue par les associations nationalistes tamoules en France », *Hommes & migrations* [En ligne], 1291 | 2011, mis en ligne le 31 décembre 2013, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/678> ; DOI : 10.4000/hommesmigrations.678

L'histoire de Sri Lanka vue par les associations nationalistes tamoules en France

Par Gaëlle Dequierez,
doctorante au Ceraps, université de Lille-II

Un homme passe en courant sur le parvis des droits de l'homme, au Trocadéro.
La communauté marche pour commémorer ensemble le second anniversaire de la fin de la guerre
civile, Paris, juin 2011 © Vasantha Yoganathan

Le conflit à Sri Lanka a révélé dans le sang le choc des nationalismes cinghalais et tamoul. Derrière la guerre civile se profile une concurrence des récits historiques. Les Tamouls, qui revendiquent la création d'un État indépendant, l'Eelam tamoul, trouvent sa justification dans l'histoire même de l'île. Cette volonté de produire un récit alternatif va de pair avec une posture de défense face aux discriminations et aux violences subies. Depuis la France, l'histoire de Sri Lanka, lue par les associations tamoules, dévoile son caractère malléable et les enjeux de pouvoir qui la dominent.

Entre 1983 et 2009, Sri Lanka a connu une guerre civile opposant principalement des groupes militants séparatistes tamouls et les autorités centrales du pays, majoritairement aux mains des Cinghalais, et considérée à ce titre comme un conflit ethnique. Pour autant, il faut rappeler que l'ethnicité n'est pas donnée, mais doit se penser dans le cadre des interactions sociales entre différents groupes⁽¹⁾. Ainsi, les deux groupes, tamoul et cinghalais, ont été amenés progressivement à se penser comme antagonistes, au gré d'évolutions historiques, politiques et sociales complexes⁽²⁾. La production historique locale est un des éléments qui ont contribué à nourrir les visions exclusivistes de chacun des protagonistes. À Sri Lanka, même la littérature dite scientifique, qu'elle soit historique, anthropologique, sociologique, archéologique, comprend souvent des considérations sur la légitimité des prétentions des deux belligérants.

Par ailleurs, à partir des années quatre-vingt, les ravages de la guerre ont conduit les Tamouls à fuir massivement à l'étranger. On estime que près de 800 000 Tamouls de Sri Lanka vivraient aujourd'hui en dehors du pays, pour une population sur l'île de 2 millions de Tamouls en 1981, avant le début de la guerre civile. Ils se sont installés principalement en Amérique du Nord, en Europe occidentale et en Inde. Progressivement, des associations tamoules ont été créées et se sont multipliées dans les pays d'exil occidentaux. En France, chapeautée par un organe de coordination, une fédération regroupe une soixantaine d'associations tamoules, locales, culturelles, humanitaires, sportives, éducatives... Le paysage associatif tamoul en France s'est modifié depuis la défaite militaire des LTTE, que soutenaient la plupart des associations de la fédération. Certaines associations ont disparu ou ont changé de nom. Mais les associations continuent de défendre l'idée d'un Tamil Eelam⁽³⁾, un pays séparé pour les Tamouls de Sri Lanka, et s'appuient pour cela sur une interprétation particulière de l'histoire du pays. Nous nous intéresserons dans cet article à l'histoire de Sri Lanka telle qu'elle est diffusée par les associations militantes de la diaspora. Nous nous appuierons sur quelques brochures, rédigées en français et destinées à faire connaître aux Français et à la seconde génération l'histoire des Tamouls⁽⁴⁾. Notre objectif n'est pas de discuter la véracité de telle ou telle affirmation historique, mais de cerner les usages politiques de l'histoire.

La place de l'histoire dans les nationalismes sri lankais

Les militants nationalistes se sont tous attachés à produire une histoire standardisée et glorieuse, pour enraciner leur nation dans le passé, lui donner une continuité, réinventant pour ce faire les récits mythiques⁽⁵⁾. Sri Lanka n'échappe pas à ce processus. Mais, à la différence de l'Inde, ce pays n'a pas connu de mouvement d'indépendance

puissant et ancré dans la société, à même de construire un sentiment nationaliste rassemblant au-delà des différences culturelles, sociales, ethniques. Aujourd'hui, on constate que deux nationalismes s'affrontent : le nationalisme cinghalais et le nationalisme tamoul⁽⁶⁾. La vision dominante de l'histoire de Sri Lanka considère comme acquise l'existence de deux groupes exclusifs, les Tamouls hindous et les Cinghalais bouddhistes, même dans les travaux scientifiques. Ces groupes sont implicitement pensés comme des nations séparées, ayant toujours eu la forme qu'on leur connaît actuellement, et s'étant toujours opposés à travers les siècles⁽⁷⁾.

Or, d'après les sources littéraires et archéologiques, aussi loin que remontent les premières traces de son histoire, Sri Lanka était une société multilingue et multi-ethnique⁽⁸⁾. Par ailleurs, l'idée même de nation tamoule et de nation cinghalaise n'existait pas en tant que telle avant l'époque moderne. En effet, avant le XIX^e siècle, la congruence entre race, religion, langue et territoire n'était pas aussi évidente que l'affirment les discours nationalistes. Les États étaient alors très différents des États-nations modernes et se définissaient par leur centre plutôt que par leurs frontières⁽⁹⁾. Dans le Sri Lanka pré-moderne, les appartenances religieuses, linguistiques et ethniques ne constituaient pas des critères d'inclusion ou d'exclusion politique. Les termes "Cinghalais" et "Tamouls", s'ils correspondaient à une identité sociale, n'avaient pas la connotation nationaliste qu'ils ont aujourd'hui⁽¹⁰⁾.

En dépit de cela, les nationalistes cinghalais et tamouls se sont évertués à construire et à mobiliser des récits historiques afin d'appuyer l'idée d'une existence ancienne et donc naturelle de leurs nations respectives. Ces récits profanes (au sens de non experts) prennent souvent la forme d'une "histoire en simili", c'est-à-dire qu'ils sont des *"tentatives d'imitation des formes de la production historique institutionnelle"*⁽¹¹⁾. La référence à la science permet de donner un caractère de généralité et de crédibilité. Ainsi, dans son introduction à *Eelam tamoul. Le pays et le gouvernement jusqu'à 1977*, Supramania Irassarattiname écrit : *"Aucun passage n'est imaginaire. Ce livre a été rédigé à partir d'écrits littéraires, d'essais historiques et aussi de la pensée d'historiens et de politologues"*⁽¹²⁾. L'ensemble de l'ouvrage avec ses nombreuses références aux "savants", ses notes de bas de page et ses sources entre parenthèses témoigne d'une volonté de paraître scientifique.

L'émergence progressive d'une histoire tamoule

Par rapport à l'Inde, Sri Lanka possède la particularité de disposer d'une histoire écrite depuis le V^e siècle. Les mythes fondateurs n'y sont donc pas tirés de mythologies comme en Inde, mais de *"chaînes d'événements temporels (réels ou imaginaires)"*⁽¹³⁾. Au XIX^e siècle, sous le règne colonial britannique, les orientalistes se sont intéressés

aux chroniques bouddhistes tels que le *Mahavamsa* et y ont puisé un matériau historiographique. C'est à travers les travaux et les traductions de ces orientalistes que les promoteurs du mouvement de renaissance culturelle cinghalaise se sont construit une image de leur passé. La diffusion via le système scolaire et la presse de cette interprétation particulière de l'histoire de Sri Lanka a progressivement fait apparaître le sentiment commun chez les Cinghalais d'«être les porteurs d'un destin historique exprimé dans une tradition historiographique irréfutable⁽¹⁴⁾», avec au fil du temps une connotation de plus en plus anti-tamoule.

Alors que le rapport à l'histoire des Cinghalais a été structuré par l'existence de chroniques bouddhistes, le rapport

Jusqu'au début du XX^e siècle, pour les Tamouls, les conflits et les émeutes de caste avaient plus d'importance que les disputes avec les Cinghalais, dont peu se trouvaient autour de Jaffna.

à l'histoire n'est pas significatif dans la culture tamoule traditionnelle. Valentine E. Daniel soutient que la notion d'héritage est plus fondamentale pour comprendre le rapport au passé des Tamouls que la notion d'histoire⁽¹⁵⁾. L'histoire des Tamouls à Sri Lanka ne serait donc pas vitale pour leur identité. Elle est pourtant abondamment sollicitée dans les écrits nationalistes tamouls à Sri Lanka mais aussi en diaspora. Comment comprendre cela ?

Selon A. Jeyaratnam Wilson, les arguments historiques développés dans le nationalisme tamoul sont une réaction face aux arguments des Cinghalais prétendant être les premiers habitants de l'île⁽¹⁶⁾. Les Tamouls n'ont alors pas eu d'autre solution que de justifier leur existence par les moyens de l'histoire, pour défendre leur droit de vivre dans l'île. Cet argument du «nationalisme défensif» est largement repris dans les articles s'intéressant à l'histoire du nationalisme tamoul et du conflit à Sri Lanka, même si l'on peut souligner que le nationalisme tamoul de Sri Lanka puise aussi ses origines dans le revivalisme çhivaïte et dans le mouvement dravidien en Inde.

Dagmar Hellman-Rajanayagam affirme que jusqu'au début du XX^e siècle, pour les Tamouls, les conflits et les émeutes de caste avaient plus d'importance que les disputes avec les Cinghalais, dont peu se trouvaient autour de Jaffna, même s'il existait une conscience d'être tamoul⁽¹⁷⁾. L'intérêt des élites tamoules pour leur histoire a émergé au cours du XIX^e siècle. Au début du XVIII^e siècle, à la demande d'un gouverneur hollandais, le *Yalppana Vaipava Malai* («la guirlande des événements de Jaffna»), une chronique de l'histoire de Jaffna, fut établi à partir de récits oraux et de manuscrits sur feuilles de palme par Mayilvakana Pulavar, un Jaffnais⁽¹⁸⁾. C'est surtout à la fin du XIX^e siècle, après qu'il eut été traduit en anglais par Brito, en 1879, que les élites

tamoules s'y sont intéressées. Mis à pied d'égalité avec les chroniques cinghalaises, le *Yalppana Vaipava Malai* est devenu une référence pour les recherches historiques. Mais c'est à partir des années vingt que l'histoire tamoule a été écrite à des fins politiques, dans un contexte de réformes constitutionnelles britanniques visant à assurer une représentation communautaire. À partir des années trente apparaissent des articles laudatifs sur les grands personnages de l'Eelam tamoul ou de Jaffna. Après l'indépendance, l'histoire a continué à prendre une place de plus en plus importante dans l'identité tamoule sri lankaise. L'utilisation de l'histoire par les Tamouls pour justifier des revendications d'autodétermination est liée à l'augmentation des conflits entre les deux groupes.

Après avoir rapidement dressé la toile de fond qui leur donne sens, nous allons maintenant nous intéresser au contenu des brochures des associations tamoules de France qui évoquent directement l'histoire de leur pays d'origine.

Une histoire défensive

Le petit livre d'Irassarattinane, *Eelam tamoul. Le pays et le gouvernement jusqu'à 1977*, édité par la Fédération des associations tamoules de France, illustre parfaitement l'"histoire défensive", qui s'inscrit dans un nationalisme défensif, diffusée au sein du milieu tamoul séparatiste. À partir des années trente et quarante, en réponse aux historiens nationalistes cinghalais, les revendications tamoules ont reposé principalement sur l'affirmation que les Tamouls ont été les premiers habitants de Sri Lanka, que leur civilisation était la plus grande et que à ce titre elle avait inspiré les autres cultures. On retrouve tous ces thèmes dans l'ouvrage d'Irassarattinane. Ainsi des arguments sur l'antériorité de la présence tamoule sur l'île : "*Les Tamouls ont été les premiers propriétaires de toute l'île. Ce n'est qu'à partir du VI^e siècle avant Jésus-Christ et à cause d'événements politiques que la patrie tamoule se limita au nord et à l'est de l'île. Ce fut l'Eelam tamoul. Cet Eelam tamoul est la région administrée par les Tamouls à l'arrivée des Européens*⁽¹⁹⁾". À l'appui de cette idée de la primauté de la présence tamoule, Irassarattinane affirme que les deux peuples parlaient initialement la même langue et que le cinghalais "*n'existe réellement en tant que tel que depuis le I^{er} siècle de notre ère*⁽²⁰⁾". Cette idée est inspirée de l'œuvre de Brito, qui, dans une annexe à sa traduction du *Yalppana Vaipava Malai*, a montré l'antériorité de la langue tamoule sur la langue cinghalaise. Selon cette théorie, les Cinghalais seraient en quelque sorte des Dravidiens (ancêtres des Tamouls) qui se sont ralliés aux Aryens⁽²¹⁾ lorsque ceux-ci ont envahi l'île.

L'accent est également mis sur la grandeur de la culture et de la civilisation tamoules. Les premiers habitants tamouls de l'île sont héroïques, “*très cultivés*” et d'un “*haut niveau de civilisation*”⁽²²⁾. Le *Devaram* et le *Thiruvagasam*⁽²³⁾ sont des “*poésies d'une finesse, d'une élégance et d'une splendeur jamais égalées*”⁽²⁴⁾. À propos du temple çhivaïte du site royal de Polonnaruwa, Irassarattiname affirme : “*Tout cela prouve au monde le talent des Tamouls de l'époque dans les domaines de l'architecture, de la peinture et de la sculpture.*” Cette société tamoule ancienne est décrite comme homogène : “*Les Tamouls mènent une vie digne, au sein d'une société homogène, en respectant la tradition héroïque de leurs ancêtres.*”

Pour autant, selon Irassarattiname, avant le III^e siècle, les conflits de succession n'étaient pas des guerres raciales, comme l'affirment les nationalistes cinghalais. Les conflits entre “*racés*” sont provoqués par des rivalités religieuses : “*L'opposition entre Cinghalais et Tamouls apparue dans l'Eelam au III^e siècle est encouragée régulièrement jusqu'à nos jours par les organisations bouddhistes.*” Pour lui, l'antagonisme entre les Cinghalais et les Tamouls se radicalise à partir du XIII^e siècle : “*Les Cinghalais eux-mêmes n'ont pas voulu garder longtemps Polannaruwa comme capitale, se méfiant des Tamouls, ils ont choisi une ville du sud. Parallèlement, les Tamouls, craignant les Cinghalais, ont déplacé leur capitale plus au nord*”⁽²⁵⁾.

Comme dans toutes les productions nationalistes tamoules, une importance particulière est accordée au royaume de Jaffna, qui a existé de 1215 à 1619, et qui serait en quelque sorte l'ancêtre de l'État tamoul revendiqué aujourd'hui. Selon Irassarattiname, le royaume de Jaffna était alors le gouvernement de l'Eelam Tamoul, “*ainsi donc, l'Eelam tamoul, du règne de Magane jusqu'à la prise de Jaffna par les Portugais en 1619, reste indépendant pendant quatre cents ans*”. Le royaume de Jaffna est évoqué pour appuyer les revendications séparatistes tamoules, en soulignant l'existence ancienne d'un Eelam tamoul.

Les deux peuples tamoul et cinghalais sont pensés comme très différents culturellement et comme fondamentalement divisés. Les puissances coloniales qui successivement envahissent Sri Lanka reconnaissent cette division mais la gèrent différemment : “*À la base, les deux groupes tamoul et cinghalais étaient différents par leur langue, leur religion, leur culture et leurs traditions. Les Hollandais ont pris en considération le fait que les deux races avaient deux gouvernements, deux administrations et deux justices différents*”⁽²⁶⁾. Mais les Anglais vont unifier l'île sous une seule et même administration, de façon artificielle selon l'auteur, qui souligne : “*À cause de cette unification, l'Eelam tamoul a perdu son territoire, son administration et son système judiciaire. Tout cela constitue les malheurs que les Tamouls doivent au système anglais*”⁽²⁷⁾.

L'ouvrage d'Issarattiname est assez typique de la production historique eelamiste, dans laquelle on retrouve certains points récurrents : la mention du royaume de Jaffna comme État tamoul indépendant, ancêtre de l'Eelam tamoul, les différences linguistiques culturelles, raciales et religieuses irréductibles entre les Tamouls et les Cinghalais, et la menace que représentent les Cinghalais pour les Tamouls, que cela concerne leur identité ou leur existence même. Cette dernière thématique est plus particulièrement présente dans les brochures qui s'attachent à décrire l'histoire récente des Tamouls à Sri Lanka. Cette histoire-là n'est pas tout à fait "défensive" dans la mesure où elle n'est pas ancrée dans le nationalisme moderne. Elle emprunte plutôt au registre victimaire contemporain, et nous la qualifierons d'"histoire alternative".

Une histoire alternative

Les militants tamouls considèrent leur peuple comme une victime et, à ce titre, essaient de promouvoir une histoire alternative. La figure de la victime est devenue en trois décennies très présente en Occident⁽²⁸⁾ et "*le statut de victime est d'autant plus recherché ou invoqué qu'il ouvre à des rétributions de natures diverses – morales et symboliques, mais aussi parfois matérielles*⁽²⁹⁾". La place accordée aujourd'hui à la figure de la victime est aussi liée au rapport que peut entretenir une société à un passé de violence politique : "*un 'droit' de faire entendre son récit propre, et de participer à l'écriture de l'Histoire, semble avoir été octroyé à 'la victime'*⁽³⁰⁾". L'histoire alternative des militants séparatistes tamouls se rapporte ainsi plus directement aux violences post-indépendance et à la guerre civile. Nous nous appuyons ici sur deux brochures, *Le Massacre de 1983, Juillet noir* et *Le Terrorisme d'État du Sri Lanka et la Résistance tamoule*, pour exposer cette histoire alternative.

Tout d'abord, les différentes politiques anti-tamoules menées par les pouvoirs en place depuis l'indépendance sont souvent rappelées dans ces documents : "*Les gouvernements cinghalais successifs ont dénié les droits fondamentaux du peuple tamoul, le privant systématiquement de l'accès à l'éducation et à l'emploi. Dès 1956, le cinghalais est devenu la langue officielle et le bouddhisme la religion officielle. Ceylan a été rebaptisé Sri Lanka, terme cinghalais signifiant "victoire". L'introduction d'un système sélectif appelé 'standardisation', qui exigeait des notes d'examen supérieures pour les étudiants tamouls, a bloqué l'accès à l'éducation du peuple tamoul*⁽³¹⁾". Ensuite, le fait que des protestations pacifiques ont eu lieu depuis les années cinquante pour s'opposer à ces mesures, ainsi que l'échec qu'elles ont essuyé, sont également signalés.

Mais surtout, sont relatés les massacres et pogroms qui ont été perpétrés contre les Tamouls à partir de 1956 (1956, 1958, 1974, 1977, 1983), puis les différents massacres de civils dans le contexte de la guerre. Une place importante est accordée à la description des violences subies par les Tamouls. Les modes de torture sont détaillés et l'accent est mis sur les exactions à l'encontre des personnes vulnérables que sont les femmes, les enfants et les personnes âgées notamment dans le contexte de la guerre : *“Les viols commis par les soldats cinghalais sur les femmes tamoules, bien que dénoncés à travers le monde, continuent imperturbablement, les intéressés étant assurés*

L'histoire alternative des militants séparatistes tamouls se rapporte plus directement aux violences post-indépendance et à la guerre civile.

de la protection. (Source : *South China Post* du 11.01.1997) *Les enfants sont aussi maltraités par le terrorisme d'État. Les soldats les torturent pour obtenir des renseignements sur les parents. Les exécutions sommaires touchent aussi les femmes, les enfants et les vieillards*⁽³²⁾”

Un événement particulièrement ancré dans la mémoire tamoule est souvent rappelé : les pogroms anti-tamouls de 1983, plus couramment nommés “Juillet noir” (*Black July*). Les estimations divergent, mais jusqu'à 3 000 Tamouls auraient été tués lors de ces pogroms, et des milliers de maisons et de commerces pillés et incendiés. Les brochures évoquant cet événement relatent avec force détails la cruauté avec laquelle ces crimes ont été commis. L'absence de réaction des forces de sécurité et du gouvernement a anéanti la confiance que certains Tamouls pouvaient alors encore avoir dans l'État sri lankais, censé être le garant de la sécurité de ses citoyens⁽³³⁾.

La centralité du thème de la brutalité cinghalaise est à comprendre au regard du fait qu'au cours de la fin du XX^e siècle, le traumatisme est devenu une forme d'appropriation de l'histoire. Ces récits, illustrés de témoignages et de photographies, sont autant de tentatives de prouver le statut de victime des Tamouls, car il ne suffit pas de se revendiquer victime pour être reconnu comme telle. La nécessité d'apporter des preuves entraîne *“un usage et une exposition particuliers des corps. Meurtri, supplicié, marqué de cicatrices... le corps de la victime atteste la vérité des supplices et des souffrances endurés*⁽³⁴⁾”. Ces récits historiques victimaires constituent une histoire alternative dans la mesure où ils reposent sur *“des principes de légitimation alternatifs à ceux sur lesquels s'appuie l'expertise de l'histoire dominante*”. Ils prennent une forme particulière en affichant comme ressources principales les témoignages et les photographies, garants *“d'une véridicité supérieure à celle de l'expertise historique, suspecte d'incomplétude ou de distorsion*⁽³⁵⁾”.

Conclusion

Nous avons pour cet article sélectionné trois documents afin d'appuyer notre présentation, mais les interprétations historiques qu'ils révèlent sont représentatives de la production générale des associations tamoules. On pourrait trouver des éléments similaires dans les ouvrages d'auteurs très connus au sein de la diaspora en France, comme Jean-Marie Julia (*Le Génocide des Tamouls à Sri Lanka*) ou le révérend S. J. Emmanuel (*Let my People Go*), actuellement président du Global Tamil Forum. Les entretiens et discussions avec des Tamouls sri lankais membres des associations contiennent aussi de façon récurrente des propos qui font écho à notre présentation. Plusieurs interviewés m'expliquaient ainsi : *“Au début, il y a toujours eu deux royaumes séparés, un tamoul et un cinghalais. Les Portugais et les Hollandais sont arrivés et n'ont pas changé cela, les Portugais étaient au nord et les Hollandais au sud. Puis les Anglais sont venus et ont tout réuni, ils dirigeaient tout. Quand ils sont partis en 1948, ils ont donné le pouvoir aux Cinghalais. Mais il y a eu des élections... Oui, mais comme les Cinghalais représentent 70 % de la population, ils ont gagné. (...) En 1983, ils ont tué plein de commerçants tamouls, ils enfermaient les gens dans les boutiques et les brûlaient. (...) Dans son village, tout le monde est parti, les hommes et les femmes jeunes, il ne restait plus que les vieux et les handicapés. Les militaires sont venus et ont décapité tout le monde, puis ils ont jeté les corps dans les puits.”* (entretien en mars 2006 avec trois membres d'associations tamoules). Cette histoire est diffusée en diaspora par de multiples canaux. À côté des brochures écrites, des DVD et des médias diasporiques, les Tamil Cholaï, écoles tamoules qui proposent principalement du soutien scolaire et des cours de danse et de musique classiques tamoules, contribuent à l'intériorisation de ces schèmes cognitifs, de même que les scènes de théâtre ou de danse qui, lors des nombreuses manifestations culturelles tamoules, représentent des événements de guerre. ■

Notes

1. Fredrik Barth, “Les groupes ethniques et leurs frontières”, in Philippe Poutignat, Jocelyne Streiff-Fenard (dir.), *Théories de l'ethnicité*, Paris, PUF, 1995, pp. 203-249.

2. Elisabeth Nissan, Roderick L. Stirrat, “The generation of communal identities”, in Spencer Jonathan (dir.), *Sri Lanka. History and the Roots of Conflict*, Londres, Routledge, 1990, pp. 19-44.

3. “Tamil Eelam”, ou “Eelam tamoul” en français désigne le territoire tamoul revendiqué par les indépendantistes (zones au nord et à l'est de Sri Lanka). L'expression sert aussi à désigner un éventuel futur État-nation tamoul.

4. *Le massacre de 1983. Juillet noir*, Comité de coordination tamoul-France, Paris, non daté ; *Le Terrorisme d'État du Sri Lanka et la résistance tamoule*, Paris, Fédération des associations tamoules de France, non daté ; Supramania Irassarattinane, *Eelam tamoul. Le pays et le gouvernement jusqu'à 1977*, Paris, Fédération des associations tamoules de France, 1998.
5. Anne-Marie Thiesse, *La Création des identités nationales*, Paris, Seuil, 1999.
6. Nous renvoyons à l'article d'Elisabeth Nissan et Roderick L. Stirrat pour des explications quant aux processus ayant abouti à la constitution de ces deux nationalismes rivaux.
7. Elisabeth Nissan, Roderick L. Stirrat, "The generation of communal identities", in Jonathan Spencer (dir.), *op. cit.*, pp. 21-22.
8. S. K. Sitrapalam, "Nationalism, historiography and archeology in Sri Lanka", in R. Cheran (dir.), *Pathways of Dissent. Tamil Nationalism in Sri Lanka*, Sage Publications, 2009, p. 16.
9. Elisabeth Nissan, Roderick L. Stirrat, "The generation of communal identities", in Jonathan Spencer (dir.), *op. cit.*, p. 25.
10. *Ibid.*, p. 26.
11. Sandrine Lefranc *et al.*, "Les victimes écrivent leur histoire. Introduction", in *Raisons politiques*, 2008/2, n° 30, p. 15.
12. Supramania Irassarattinane, *op. cit.*, p. 7.
13. Éric Meyer, "Des usages de l'histoire et de la linguistique dans le débat sur les identités à Sri Lanka", in *Purusartha*, n° 22, 2001, p. 95.
14. *Ibid.*, p. 101.
15. Valentine E. Daniel, *Charred Lullabies. Chapters in an Anthropography of Violence*, Princeton, Princeton University Press, 1996.
16. A. Jeyaratnam Wilson, *Sri Lankan Tamil Nationalism: Its Origins and Development in the Nineteenth and Twentieth Centuries*, Sydney, C. Hurst & Co. Publishers, 2000.
17. Dagmar Hellmann-Rajanayagam, "The politics of the Tamil past", in Jonathan Spencer (dir.), *op. cit.*, p. 110.
18. *Ibid.*, p. 108.
19. Supramania Irassarattinane, *op. cit.*, p. 10.
20. *Ibid.*, p. 19.
21. Les nationalistes cinghalais se revendiquent d'origine indo-aryenne.
22. Supramania Irassarattinane, *op. cit.*, p. 30.
23. Recueil d'hymnes chivaïtes
24. *Ibid.*, p. 40.
25. *Ibid.*, p. 46.
26. *Ibid.*, p. 61.
27. *Ibid.*, p. 77.
28. Jean-Michel Chaumont, *La Concurrence des victimes. Génocides, identité, reconnaissance*, Paris, La Découverte, 1997.
29. Sandrine Lefranc, Lilian Mathieu, "Introduction. De si probables mobilisations de victimes", in Sandrine Lefranc, Lilian Mathieu (dir.), *Mobilisations de victimes*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009, p. 13.
30. Lefranc Sandrine *et al.*, "Les victimes écrivent leur histoire. Introduction", *art. cit.*, p. 6.
31. *Le Massacre de 1983. Juillet noir*, Comité de coordination tamoul-France, Paris, non daté, p. 3.
32. *Le Terrorisme d'État du Sri Lanka et la Résistance tamoule*, *op. cit.*, p. 16.
33. Pour un récit littéraire de ce progrom et sur la façon dont il a été vécu par les Tamouls de Colombo, même parmi les plus privilégiés, on pourra se reporter au roman *Funny Boy* de Shyam Selvadurai.
34. Sandrine Lefranc, Lilian Mathieu, "Introduction. De si probables mobilisations de victimes", *op. cit.*, p. 17.
35. Sandrine Lefranc *et al.*, "Les victimes écrivent leur histoire. Introduction", *art. cit.*, p. 16.